



AGIR

Notes de lecture

De Kaboul à Calais

Wali Mohammadi

Robert Laffont

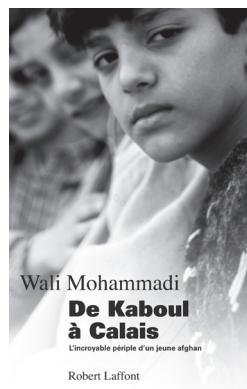
Novembre 2009, 252 pages

19 euros

De Kaboul à Calais, Wali Mohammadi a suivi un chemin semé d'embûches, que des milliers d'Afghans ont emprunté et emprunteront encore, à leur manière commune et personnelle. Son témoignage recueilli et écrit par Geoffroy Duffrennes nous aide à comprendre ce que cherchent à nier les déclarations médiatiques de messieurs Sarkozy et Besson sur les migrants échoués à Calais : leur droit à l'asile.

Dans le numéro 144 d'*Hommes & Libertés*, nous avions présenté le rapport d'observation de la Coordination française pour le droit d'asile (CFDA) sur «la situation des exilés sur le littoral de la Manche et de la mer du Nord»⁽¹⁾. Le livre de Wali Mohammadi, écrit avec l'aide de Geoffroy Duffrennes (journaliste indépendant), pourrait en être le complément parfait, un exemple humain de ce que l'analyse démontrait. Ce récit, écrit à la première personne, est nourri du sens particulièrement aigu de Wali pour l'observation. On souffre avec lui dans les tragédies de son enfance, on met nos pas dans les siens sur les chemins de Kaboul à Calais. Des chemins cabossés, désertiques, entravés, maritimes, routiers, ferroviaires ; des chemins de traverses, souvent des voies dangereuses et parfois sans issue. Ce chemin, il le refera en douze heures, à l'envers, à travers le ciel, pour des vacances décevantes : la fille qu'il aimait adolescent, sa fiancée secrète, ne l'a pas attendu assez longtemps ; il n'est plus le même, il n'est plus de là-bas.

Né à Kaboul en 1987, Wali a perdu presque toute sa famille : son père (Mohamed Ali), fidèle au nationalisme tadjik⁽²⁾, a été emprisonné et torturé à mort par les talibans, deux de ses frères puis sa mère ont péri dans une



explosion, sa petite sœur a succombé d'un arrêt cardiaque à la vue d'un chasseur Mig soviétique volant en rase-mottes. Ils ne sont que trois des enfants de Mohamed Ali à avoir atteint l'âge adulte : Fahima, émigrée au Pakistan puis à Londres, Mustapha, aujourd'hui avec Wali dans le nord de la France (il vient de passer son bac et veut devenir journaliste sportif) ; et Wali, bien sûr. Qui a dû s'y prendre à deux fois pour réussir à fuir – fuir les tortures au corps et à l'âme.

Une épopée on ne peut plus moderne

Au moment de son premier départ, en mars 2000, il n'a que quatorze ans, il est déjà en exil mais dans le pays d'à côté, à Téhéran, avec sa mère encore vivante et son petit frère (Mustapha). Parce que leur vie est misérable dans la capitale iranienne inhospitalière, il décide de tenter sa chance vers l'Europe. Il n'atteindra pas Istanbul, stoppé par des militaires iraniens. Un mois après son retour à Téhéran, en septembre 2001, le commandant Massoud est tué, puis les Twin Towers de New York s'effondrent. Les Etats-Unis (avec d'autres pays, dont la France) interviennent en Afghanistan. Le pays sera (provisoirement) libéré du joug des talibans. Wali et sa famille réduite décident de rentrer à Kaboul. La situation dégénère lentement. Des attentats sèment la mort. Dans l'un deux, la mère de Wali sera déchiquetée. Il reste seul avec Mustapha. Les menaces qui l'avaient obligé à quitter Kaboul pour Téhéran reprennent. Alors, il confie son frère à des parents éloignés, revend les biens de la famille et, fin septembre 2002, il repart sur les routes incertaines avec quatre mille dollars pour tout payer (passagers, transports et intendances). Trois mois plus tard, il débarque en Grèce. Trois mois à risquer de mourir de soif, de noyade, à subir les mauvais coups du sort et ceux des passeurs (pas de tous),

à apprécier la générosité de certaines personnes croisées. Pour quitter la Grèce, il se cache dans la remorque d'un camion. Trente-six heures plus tard, il est à Venise. Il prend un train qui va descendre vers Rome plutôt que de monter vers Lyon. Puis fini par arriver en France. L'Angleterre, enfin ? Non, son chemin s'arrêtera à Calais en plein hiver, le 2 janvier 2003. Là, il vit en attente, dehors, dans des squats, dans la «jungle» (le camp de Sangatte est déjà détruit), se nourrit des repas préparés et servis par des associations ; il se fait arrêter, emprisonner (à Coquelles, alors qu'il est mineur), libérer par la police plus souvent qu'à son tour ; il espère traverser la Manche. Peut-être y serait-il parvenu mais un jour, un beau jour, il rencontre Joël Loeuilleux, président de la section LDH de Calais, et sa femme Geneviève. Ces deux belles personnes militantes décident de s'occuper de lui, ils deviennent ses tuteurs. Wali a une nouvelle famille. Il l'accepte contre mauvaise fortune bon cœur – Londres est toujours son but. Grâce à l'amour et à la confiance de la famille Loeuilleux, à l'aide de certains de ses professeurs, il va faire de grands progrès en français, devenir un élève travailleur et brillant. Il obtiendra son bac. Apprendra la boulangerie (comme son père). Le statut de réfugié lui a été attribué, la nationalité française aussi. Grâce au combat des Loeuilleux, à la médiatisation de son histoire, Mustapha, devenu adolescent, pourra le rejoindre. Quand il ira en Angleterre, ce ne sera pas pour y vivre, ce sera pour voir sa sœur ; il n'y restera pas. Il est déçu d'une ville qu'il avait imaginée tout autre. Sa vie est en France aujourd'hui. Une vie qu'il continue à rêver. Il n'a que 22 ans et tout à vivre et à construire. On ne peut lui souhaiter que le meilleur.

**Michel Zumkir, écrivain,
groupe de travail «Etrangers
et immigrés» de la LDH**

(1) «La loi des "jungles" La situation des exilés sur le littoral de la Manche et de la mer du Nord», 2008 (<http://cfda.rezo.net/la%20loi%20des%20jungles.htm>).

(2) Les Tadjiks sont une des quinze ethnies afghanes. Ils sont persophones.